

## LES BESOINS CONTAMINÉS À PARTIR DE MARS DE FRITZ ZÖRN : D'UN PAS-DE-CORPS DANS LA PSYCHOSE

Marie Selin

EDP Sciences | « [Psychologie Clinique](#) »

2016/1 n° 41 | pages 165 à 172

ISSN 1145-1882

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-psychologie-clinique-2016-1-page-165.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour EDP Sciences.

© EDP Sciences. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



# Les besoins contaminés à partir de *Mars* de Fritz Zörn : d'un *pas-de-corps* dans la psychose

[ Marie Selin<sup>[1]</sup>

## Résumé

« Le pas de corps », expression équivoque et difficilement traduisible en anglais désigne à la fois cette absence de corps mais aussi ce moment où l'avènement de la maladie produit un effet de corps au sens où cela donne au sujet le sentiment d'avoir un corps. Récit autobiographique, considéré à sa parution comme un récit qui venait valider les thèses de la psychosomatique, *Mars* de Fritz Zörn est avant tout un véritable témoignage sur la douleur d'exister et souligne la difficulté pour le sujet psychotique de faire avec le corps, avec son corps. « L'homme est capté par l'image de son corps », écrit Lacan, mais la clinique de la psychose montre très souvent que lorsque les attaches imaginaires se défont, ce corps peut foutre le camp, se fragmenter quand il ne se réduit pas à un objet réel trop encombrant comme souvent chez le sujet psychotique. Il arrive cependant qu'un « fait de corps », qui tout à coup tombe sur le sujet psychotique peut produire un effet de sens et donner une certaine consistance imaginaire à ce « pas-de-corps ».

## Mots clés

Cancer ; forclusion ; inconscient ; psychose ; psychosomatique.

## Summary

### *About no-body in psychosis from Mars by Fritz Zörn*

The « pas de corps » is an equivocal term that refers to both the lack of perception of the body for the psychotic subject but also this time when the advent of the disease will enable him to feel his body. The autobiographic text of Fritz Zörn was considered when first published as a story that confirmed the psychosomatic medicine's thesis, but before *Mars* by Fritz Zörn truly is a testimony about the pain of existence and underlines the difficulty for the psychotic subject in making do with the body, to feel his body. « Man is caught by his body image » says Lacan, but very often the clinic of psychosis shows that when the imaginery links collapse that body can go away, breake into pieces, or even be reduced to an all too real and cumbrous object as it often is considered by the psychotic subject. Nevertheless, it sometimes happens that a 'body-fact', that all of a sudden falls on the psychotic subject may produce sense and give a certain imaginary consistency to this 'no-body'.

## Key words

Cancer ; foreclosure ; psychosis ; psychosomatic ; unconscious.

[1] Psychanalyste, CMPP d'Ivry [mdselin@icloud.com](mailto:mdselin@icloud.com)



**J**e suis jeune et riche et cultivé ; et je suis malheureux, névrosé et seul. Je descends d'une des meilleures familles de la rive droite du lac de Zurich, qu'on appelle aussi la Rive Dorée. J'ai eu une éducation bourgeoise et j'ai été sage toute ma vie. Ma famille est passablement dégénérée, c'est pourquoi j'ai sans doute une lourde hérédité et je suis abîmé par mon milieu. Naturellement j'ai aussi le cancer, ce qui va de soi si l'on en juge d'après ce que je viens de dire », telles sont les premières lignes de *Mars* de Fritz Zörn.

Au-delà d'un témoignage sur la maladie du corps, sur ce cancer qui fait effraction de réel et envahit l'espace du corps, *Mars* est un témoignage sur la maladie de la vie, maladie de la mort quand de la vie elle-même le sujet est exclu du monde dans une solitude absolue. Ici pas de semblant qui vaille, une lucidité acide qui tente de prendre le réel dans l'étau de l'écriture, tordre le cou au réel de la putréfaction annoncée, le coucher sur le papier afin d'en extraire un bout de vérité pour en faire une histoire. Le cancer qui se révélera être un lymphome malin va faire événement c'est-à-dire qu'il va donner un sens dans une sorte d'après coup à son existence à la dérive faite d'une attente sans attentes puisque pour lui pas d'Autre dont il puisse se soutenir et qu'au champ de l'Autre il ne se représente pas. Véritable témoignage sur la douleur d'exister, ce récit s'achève en quatre mois et sera publié quelque temps après sa mort ; Fritz Zörn en retard sur la vie se hâte d'écrire, il a 32 ans et semble pris dans une urgence subjective. L'écriture suit les méandres tortueux, de l'angoisse à la colère comme un cri de protestation contre le malheur de son existence, une révolte contre l'étreinte de la mort qui se resserre dans un soubresaut ultime lui permettant enfin d'atteindre à une certaine dignité de sujet.

Ce récit autobiographique résonne comme un cri sans appel et nous plonge dans ce désastre de la psychose, dans « ce désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet » faisant de son malheur, un malheur de tout temps sans avant, ni après, un malheur inaugural puisque de toujours rien n'a fonctionné. Au moment même où le corps entre dans un état de déréliction à l'aune de son chaos d'âme, l'écriture devient une étoffe de mots tissée qui lui permet, là où il n'y avait pas de corps, un-pas-de-corps. En effet c'est cet assemblage de mots qui lui donne un semblant de corps et dans le même temps il opère une auto-nomination puisque à *Angst*, nom hérité du père signifiant (l'angoisse) il choisira *Zörn* (la colère) pour la publication de ce récit. Il s'agit donc d'un récit qui répond à une nécessité. Zörn remonte le temps comme pour contrer, remédier à « cette liberté négative d'une parole qui a renoncé à se faire reconnaître<sup>[2]</sup> » propre à la psychose, dit Lacan, et ce avant d'entrer dans un délire de persécution et de contamination où Dieu devient l'objet de haine, celui qui sans aucun doute mérite d'être constamment cloué sur la croix du fait de sa méchanceté endormie et amorphe, un Dieu jouisseur avec un projet d'écrasement total de l'humanité tandis que dans le même temps, lui Zörn

[2] Lacan J. "Fonction et champ de la parole et du langage", *Écrits*, Seuil, 1966, p. 279.

devient le carcinome de Dieu, la face malade de l'organisme-Dieu « un déchet radioactif dont on ne peut plus se débarrasser nulle part et qui contamine son environnement ». L'écriture va lui permettre une lutte active contre l'approche de la mort, en nouant un corps à un nom, faisant jointure entre un corps envahi par la pulsion de mort et un nom choisi pour la guerre, pulvérisant ainsi le nom hérité du père. Cependant, Zörn décrit une enfance tranquille sans aucun problème particulier, un milieu où tout était toujours calme, il est un enfant docile qui n'a pas d'ennemis mais pas d'amis non plus. Il dira au cours de ce travail d'écriture qu'il entame peu de temps après le début de l'analyse « ce n'est pas dans un monde malheureux que j'ai grandi, mais dans un monde menteur ».

C'est dans sa jeunesse au moment du lycée, années pendant lesquelles il est très à l'aise avec les choses de l'esprit, « les choses élevées », qu'il va découvrir à quel point il est encombré de son corps, la difficulté qu'il a de faire avec ce corps comme un objet réel se révèle en cours de gymnastique : « je n'aimais pas bouger, je me trouvais laid et j'avais honte de mon corps ». Zörn a en effet du mal à mettre ce corps en mouvement parce que de corps comme lieu de jouissance il n'en a pas et que de l'image il en a honte, un sac qu'il trouve laid et dont il recule même à nommer les parties, comme si tout à coup les mots pouvaient devenir la chose et les exposer dans le réel de la chair crue immonde, de cette nudité honteuse. Ainsi même le mot « corps » et tout ce qui s'y rapportait étaient tabous. Vient cet effondrement premier vers l'âge de dix sept ans, au moment où il part en vacances seul et qu'il n'y a là plus le carcan du discours vide de ses parents, ni la volonté paternelle pour se substituer à la sienne défaillante. Sans armatures pour affronter le monde de la manière la plus conformiste et la plus correcte, il se retrouve alors face au vide et sans recours. C'est autour du baccalauréat qui marque l'entrée dans le monde adulte où le sujet a à charge de choisir les voies de son existence à venir, en s'orientant de la boussole de son désir qu'il se trouve en proie à un grand désarroi, il lui semble alors que s'ouvre un immense trou noir, un abîme géant où la coupure entre lui et le reste du monde ne cessera de se creuser. Il ne sait ce dont il a envie, ce qu'il aime ou ce qu'il n'aime pas, sans aucun désir particulier, déserté de toute pulsation vitale, c'est à ce moment qu'il situe le point d'origine de ce qu'il nommera sa dépression : « tout est gris et froid et vide. [...] on n'a plus d'espoir et on ne distingue rien au-delà d'un présent malheureux et privé de sens ». Il décrit la sphère familiale comme un milieu où il ne se passait rien, où toujours les mêmes rituels, l'éternelle réussite dominicale du père, les mêmes propos réglés hors temps. Il fut « le conformiste parfaitement éduqué » et en ce sens « éduqué à mort » à entendre comme éduqué pour ne pas vivre, éduqué pour crever avant que d'avoir été vivant sur cette rive dorée de Zurich. Zörn, en effet se considère être la victime broyée, humiliée, démolie de cette classe bourgeoise où rien d'une position subjective particulière ne pouvait s'énoncer selon lui. C'est à l'Autre que revient la faute de sa lâcheté, l'Autre parental qui est son mal cancéreux et la société bourgeoise la muselière qui lui a appris à se taire. Il décrit en effet un



usage particulier du langage dans cette famille où parler vrai était impossible, il fallait lisser les discours et gommer toute trace de subjectivité pas de désir singulier qui puisse poindre, seul un espace anonyme où tous se fondaient et se confondaient dans l'illusion de faire Un, un seul grand corps malade d'une parole bâillonnée.

Pour cela, il était d'usage d'éviter de parler des choses qui engagent l'être là où il est appelé à répondre quelque chose éviter donc d'aborder la vie et avec elle la mort mais éviter surtout ces choses compliquées que sont le sexe et l'amour. Ainsi, dit-il, « nous n'avions jamais à nous engager ; il nous suffisait de toujours trouver tout compliqué » et le monde dans lequel il grandit devient un monde sans nuances, sans relief et sans contours, un monde lisse où tout semblait tranquille mais tranquille jusqu'à en mourir. En effet le signifiant maître qui règle et organise les relations est « l'harmonie ». En ce sens, parler n'était pas souhaitable car il fallait à tout prix conserver cette harmonie, aussi ajoute-t-il, « l'atmosphère chez mes parents était prohibitivement harmonieuse. Je veux dire par là que, chez-nous, il fallait que tout fût parfaitement harmonieux, que tout ne pouvait être en aucune façon, autre qu'harmonieux, que la notion même ou la possibilité de l'inharmonieux n'existait pas<sup>[3]</sup> ». À cet effet, il fallait éviter le conflit et dire « non » n'était pas possible ainsi le langage se faisait enveloppe vide. On entend résonner ici l'exclusion de toute forme d'altérité ; pas d'Autre d'une parole pleine qui engage sur lequel s'étayer pour prendre pied et prendre corps dans l'existence. Tout était jeu de masques, jeu de rôles, « la vérité était sans importance, seule comptait la politesse » et il ne manquait rien à cette harmonie. Or, vivre et tenir dans l'existence ne va pas tout seul, puisque le sujet qui arrive au monde en passe par l'Autre pour s'orienter dans ce qu'il a à faire, s'orienter de la parole et de la marque du désir de l'Autre qu'elle véhicule, pour ne pas se laisser mourir dans l'absence de sens. Mais comment saisir les coordonnées du désir de l'autre quand il ne consiste pas d'un dire et ne tient à rien et que l'Autre se fait vide inconsistant, fantôme fatigué ou marionnette sans âme ? C'est ainsi qu'il se souvient de sa mère, femme très bien élevée qui lorsqu'elle était invitée refusait le cognac qu'elle aimait beaucoup par principe, n'acceptant que l'eau qu'elle qualifiait alors de délicieuse. Et puisqu'elle était si bien élevée il ne s'agissait pas non plus de contrarier, ni de déranger l'harmonie de la maison, aussi sa mère égarée, ne choisissait jamais d'un désir décidé, tout était possible une chose « ou bien » son contraire « ou bien » encore autre chose et son contraire, tout s'équivalait. Mais, dit Zörn « quand on dit trop de “ou bien”, les mots perdent tout leur poids et tout leur sens ; la langue se décompose en une masse amorphe de particules privées de signification, plus rien n'est solide et tout devient irréel ».

Cela n'est pas sans faire écho à cette remarque de Lacan « le langage est corps, corps subtil mais corps » et le corps que Zörn nous décrit est une enveloppe vide où le langage n'a pas mordu pour y dessiner les contours d'une pulsion qui pour se

[3] Zörn Fr, *Mars*, Paris, Folio Gallimard, p. 37.

satisfaire en appellerait à l'Autre du langage, à l'Autre corps de désir. Car le corps décerné par le langage est ce lieu qui se constitue du lieu de l'Autre trésor des signifiants et là où la langue se décompose pour Zörn, le corps se disloque et se réduit au réel encombrant d'un corps mort.

Dans toute cette nébuleuse de possibles où rien d'un désir singularisé ne l'assigne à prendre une place de sujet, il est conduit à un sentiment d'irréel où rien n'a de consistance et il se retrouve face à des impossibilités à penser, à prendre parti, à juger, à choisir, à rire même puisque dit-il « ça ne rit pas, tout simplement ça reste mort. ». Cette nébuleuse de possibles le conduit précisément à une impasse douloureuse : impossible de se sentir vivant. Alors pour un temps, dans ce monde irréel déserté de toute ronde pulsionnelle, il s'indexe et s'oriente de ce qu'il croit être le désir de l'autre, pour énoncer un jugement ou une opinion qu'il croit socialement être corrects ou celle qui convient de dire pour être comme les autres, un peu à côté des autres, il suit les autres du groupe par défaut de choix propre sans y être et, sans s'y retrouver. Il fait comme si, comme les autres du groupe incarnant un grand corps anonyme, pendant longtemps, très longtemps mais avec cette impossibilité radicale de tisser des liens particuliers et singularisés, une impossibilité d'accrocher son désir à un Autre de chair, bien vivant.

Il n'y a pas de trace signifiante du désir de l'Autre qui en son corps viendrait faire écho, seul un corps de chair qui pèse comme un corps mort car Lacan nous rappelle que le corps ne se dessine que du dire de l'Autre découpant des zones érogènes pour y loger des îlots de jouissance. Autrement dit on ne jouit pas sans corps et le corps ne se sculpte que de la matière glaise de mots et de l'eau du langage. Le corps de Zörn se réduit à être un corps d'organes non aimanté du désir. Il viendra alors un temps où de ce corps il tentera d'en faire quelque chose qui tienne droit par la gymnastique, de le rendre plus animé par la danse comme une tentative d'apprivoiser ce corps, de lui donner une structure, une charpente mais cet effort appliqué a pour corollaire que plus le corps prend une certaine étoffe imaginaire et plus le sentiment de vide et d'ennui s'accroît. « Plus j'allais bien et plus j'allais mal » dit-il, parce que plus son apparence physique ressemble à celle des autres et moins il saisit ce qui fait son malheur. En effet, faire des choses comme celles que font tous ces autres imaginaires ne le rapproche pas des autres mais accentue davantage ce sentiment de solitude inexorable et ne rend pas ce corps plus vivant. Son désespoir persiste et cette absence totale de lien libidinal, cette indifférence s'étend à l'Autre sexe. Aucun fantasme qui établisse un lien libidinal au partenaire de l'Autre sexe. Zörn donne à la femme un statut imaginaire particulier, à la fois image édulcorée et sorte de double imaginaire, mais en aucun cas objet de désir.

« C'est sous ses apparences que je me représentais l'amour et je me le figurais tout bonnement comme quelque chose de très "beau" ; mais inconsciemment et en mon for intérieur je redoutais et haïssais l'amour car il était tout ce qui forcément ne pouvait pas me convenir. » Tout ce qui pouvait venir de dehors lui était



potentiellement hostile, menaçant et Zörn n'aura jamais connu l'effusion voluptueuse de la jouissance sexuelle dans l'étreinte d'un corps autre, car toute sa vie il se sera tenu hors jeu, en exil.

C'est au moment d'un grand épisode mélancolique sur fond « de visions » venant après la mort de son père qu'il se découvre une tumeur au cou. « Tout de suite il me parut évident que j'avais le cancer, tout de suite je trouvai cela logique et juste ; je comprenais qu'il avait fallu en arriver là et même je m'y étais attendu<sup>[4]</sup> ». Son interprétation est que cette maladie n'est pas qu'une maladie du corps c'est son désespoir qui s'est mué en cancer, réel faisant retour sur le corps jusque là phagocyté dans un silence de mort car, comme nous le rappelle Lacan, « le corps c'est le langage qui vous le décerne<sup>[5]</sup> ». Lacan évoque « la corpsification du corps » qui est le fait que la fonction symbolique s'imprimant dans la chair prend corps et fait de l'organisme vivant un corps d'homme. La corpsification est donc cette prise de l'organisme dans la trame langagière, elle est ce qui contre la mort du sujet.

C'est la possibilité de la mort réelle qui va réintroduire une temporalité dans son existence jusque là hors temps comme suspendue. « Le parlêtre adore son corps, dit Lacan, parce qu'il croit qu'il l'a, en réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance, consistance mentale bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant. Il est assez miraculeux qu'il subsiste durant le temps de sa consommation<sup>[6]</sup> ». On peut dire que pour Fritz Zörn le cancer est ce qui va faire consistance, donner consistance à son corps mais aussi à son existence, le sortant de cet état d'anesthésie permanent, puisque par l'écriture et l'analyse qui s'ensuivent, il va tenter de tisser un lien imaginaire avec ce corps, corps sans jointures, corps désarrimé dans le glissement infini du vide.

C'est ainsi qu'il interprète son cancer comme ce qui va révéler au monde entier sa non admission dans la communauté humaine, lui qui considérait la vie comme un spectacle auquel il assistait, lui qui considérait que la vie c'était les autres, tout à coup ce cancer vient mettre à nu sa maladie d'âme et mettre un terme à cette fuite de sens, ce cancer va lui permettre de nommer sa douleur d'âme parce qu'il est pour lui une conséquence logique de cette existence qu'il s'est faite. « Toute ma vie, j'ai été brave et gentil et c'est pour cela que j'ai aussi attrapé le cancer. Et c'est tout à fait bien ainsi. J'estime que quiconque a été toute sa vie brave et gentil ne mérite rien d'autre que d'attraper le cancer. Ce n'en est que la juste punition<sup>[7]</sup> ». Cela n'est pas sans évoquer la sentence du mélancolique qui attend le châtement à venir. Dans "Deuil et Mélancolie" Freud définit la mélancolie par « une dépression profondément douloureuse, une suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer, l'inhibition de toute activité et la diminution du sentiment de

[4] *Ibid.*, p. 187.

[5] Lacan J, Radiophonie in *Autres Écrits*, Seuil, Paris, p. 409.

[6] Lacan J., *Le sinthome*, le séminaire, livre XXIII, Seuil, p. 66.

[7] *Ibid.*, p. 190.

l'estime de soi qui se manifeste en des auto-reproches et des auto-injures et va jusqu'à l'attente délirante du châtiment<sup>[8]</sup> ».

Le cancer, son cancer est une sorte de signifiant magique et poétique pour lui, qui va donner une certaine texture à ce corps qui n'était pas son corps, car il va dans et par la douleur éprouver ce corps et ses limites, et ainsi avec la maladie et la souffrance qu'elle produit vont se constituer des contours et une forme qui vont venir border ce corps resté en état de terrain vague.

Du sujet suspendu au-dessus du vide qu'il était, il devient sujet de douleur, sujet sans alibi que la mort regarde avec ses yeux de bitume pour emprunter l'expression à Lacan, mais sujet habité, colonisé par une jouissance réelle produite par l'invasion des cellules malades, lui donnant un poids imaginaire qui va suppléer à son défaut fantasmatique, le sortant de son état d'athymormie permanent : « selon moi, la tumeur c'étaient des "larmes rentrées". Ce qui voulait dire à peu près que toutes les larmes que je n'avais pas pleurées et n'avais pas voulu pleurer au cours de ma vie seraient amassées dans mon cou et auraient formé cette tumeur parce que leur véritable destination, à savoir d'être pleurées n'avaient pas pu s'accomplir ». En effet, pour Fritz Zörn c'est le désespoir de l'âme qui n'est pas sans faire penser au meurtre d'âme chez Schreber qui a installé la mort et ce cancer est l'aboutissement de toute son existence et de toute sa position subjective puisque à la fin de son récit qu'il voulait être l'histoire de sa maladie d'âme, il affirmera : « je suis moi-même la cellule malignement malade qui contamine l'organisme social<sup>[9]</sup> ». Il est lui même, la cellule maligne, devenu.

Pour conclure, si « tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction<sup>[10]</sup> », cette satisfaction qui fait de l'homme un parlêtre est nécessaire à l'humanisation du désir. Le désarroi et l'égarément de la psychose sont de véritables témoignages de cette nécessaire contamination, contamination vitale même, et si le sujet est toujours cocu du fait que « le désir a couché avec le signifiant<sup>[11]</sup> », il s'agit là aussi d'une tromperie nécessaire bien que pas toujours joyeuse, pour que de la chair anonyme un corps singulier advienne que le sujet puisse offrir à la contingence de la rencontre et que de ce corps singularisé, le sujet puisse faire « le lit de l'Autre ». À défaut de cette contamination par le signifiant, le sujet est condamné à une jouissance autiste mortifère où rien ne manque, sujet divaguant dans une errance continuelle faute d'ancrage symbolique qui vienne lester le Réel et qui fera dire à Zörn « plutôt le cancer que l'harmonie. »

[8] Freud Sigmund, Deuil et mélancolie, 1917, dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 148-149.

[9] Zörn F., *Mars*, Paris Gallimard, 1979, p. 301.

[10] Lacan, J., *Encore*, Le séminaire, Livre XX, Seuil, p. 49.

[11] Lacan, J., *Les formations de l'Inconscient*, Le séminaire, Livre V, Seuil, 1998, p. 148.

**✿ Références**

- Freud, S. (1917). Deuil et mélancolie. In. Freud, S. *Métopsychoanalyse*, édition 1968, p. 147-174. Paris, NRF, Gallimard. Paris : Gallimard.
- Freud, S. (1973). *Inhibition, symptôme et angoisse* (traduction de M. Tort). Paris, P.U.F.
- Lacan, J. (1954). *Les écrits techniques de Freud*, séminaire, vol. I. Paris : Seuil.
- Lacan, J. (1981). *Les psychoses*, séminaire, vol. III. Paris : Seuil.
- Lacan, J. (1998). *Les formations de l'inconscient*, séminaire, vol. V. Paris : Seuil.
- Lacan, J. (1975). *Encore*, séminaire, vol. XX. Paris : Seuil.
- Lacan, J. (2005). *Le sinthome*, séminaire, vol. XXIII. Paris : Seuil.
- Lacan, J. (1966). Fonction et champ de la parole et du langage in *Écrits*, col. Le champ freudien. 1966, Paris : Seuil, p. 237-322.
- Lacan, J. (1966). D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose in *Écrits*, col. le champ freudien. Paris : Seuil, p. 531-585.
- Lacan, J. (1966). Position de l'inconscient in *Écrits*, col. Le champ freudien. Paris : Seuil, p. 829-851.
- Lacan, J. (1985). Le symptôme (conférence, *Le bloc-notes de psychanalyse* n° 5). Genève.
- Lacan, J. (1966). Psychanalyse et médecine (conférence, débat ; *Cahier du collège de médecine*, p. 761-774. Paris.
- Maleval, J.C. ; Zörn, F. (1994) Le Carcinome de Dieu. Phénomène psychosomatique et structure, in *L'évolution psychiatrique* (n° 59, 2, p. 305-334).
- Nominé, B. (2004) Quand le corps souffre du langage, étude comparée de l'autisme et de la schizophrénie. In Nominé B., *La lettre de l'enfance et de l'adolescence* (revue du GRAPE, n° 58). Ramonville Sainte-Agne : Érès
- Soler, C. (2002) Autisme et paranoïa. In Solder, C., *L'inconscient à ciel ouvert*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail.
- Valas, P. (1998) *Les dimensions de la jouissance*. (col. Cliniques) Paris : Éditions du champ lacanien.
- Zörn, F. (1979) *Mars*. (traduction de Lambrichs, G.). Paris : Gallimard.